

Minutæ de mea memoria
per le Sentinella slavica
des Plantes

envoyé à Paris le 1^{er} août 1802
à l'adresse M de Cubert, Hainé
pour l'Institut Nat. et
la Société Médicale de Paris,

an 10^e

chez quelques uns le Paris de l'Amérique. La campagne de cette ville est la plus belle que j'aie jamais vue.

1759.

Le 4. janvier le matin à huit heures nous partîmes de la Havane. Nous passâmes d'abord très heureusement le canal de Bahama; mais le lendemain après en être sortis, nous eûmes une tempête forte, qui nous fit approcher, ne pas sans risques, sur les côtes de la Floride. Le reste de notre route fut assez heureuse pour la saison, quelques fois un peu de vent, souvent une mer terrible; mais toujours sur un excellent bâtiment, qui nous fit mépriser tout cela. Nous passâmes l'île de Sainte Marie, une des Terçeres à pouvoir distinguer les rues de la ville. A la fin au 23. de janvier au lever du soleil on découvrit l'Europe, et nous vinmes mouiller vers le soir à l'entrée du port du Ferrol. Nous n'avions rencontrés dans toute notre route que deux vaisseaux de guerre anglois et un corsaire fregatte de la même nation, qui ne nous incommoderont point: et deux hollandois marchands.

Le 24. janvier à midi nous entrâmes dans le port du Ferrol. Cette ville ou plutôt village est très peu de chose, mais son port et ses ouvrages en feront un des plus beaux endroits du monde. Tout ce pays parait fort triste et stéril, et je ne crois pas en avoir vu de plus misérable. La chose, qui m'y a frappé le plus, est d'avoir vu Son Excellence Don Francisco Orosco Lieutenant general des armées de S. M. Catholique et Gouverneur du Ferrol aller dans un assez beau carrosse coupé à huit cornes, en tire par

quatre bouff, qui servent le matin à charier l'eau pour le Roy. Ils étoient guidés par deux cochers, en comparaison desquels tant à l'air qu'à l'équipage, deux païsans autrichiens auroient la mine de petits maîtres. Il y a pourtant assez de chevaux et des mulotticij. J'eus l'honneur de faire part à Monsieur le Baron de Toulmout de mon arrivée en ce port par le premier courier, qui partit au 27. de fevrier. Je n'eus la permission de débarquer mon équipage qu'au 6. de Mars.

Le 4. Mars je payai un tribut de retour à l'Europe par un rhume sur la poitrine et une fièvre continue, qui ne m'a quittée que avant hier; le rhume continuant toujours: j'ai été obligé tout ce temps de garder le lit, et certainement incapable d'écrire. Les Medecins m'ont condamné présentement au petit lait. Je supplie ~~présentement~~ ^{par conséquent} Sa Majesté Imperiale de vouloir bien avoir la bonté d'excuser le retardement de cette Relation. Le navire, qui devoit partir pour Bourdeaux, et sur lequel je pensois m'embarquer, sortit hier de ce port; le Negociant M^r Vidal, qui m'avoit toujours assuré du passage, me le refusa tout net il y quatre jours. Je serai à présent obligé d'aller à la Couronne port de mer à trois lieues d'icij, et de partir de là pour quelque port de Biscaye, et de voir là, si je pourrais faire le reste par terre.

Au Ferrol ce 20. Mars 1759.

Jaquin.

Il y a icij joint une liste ou memoire des graines et des animaux.

passage, par une haine, qu'il portoit, comme insolent Anglois, à tout ce qui pouvoit s'appeller ou François ou Autrichien. On me conseilla fort de ne pas me risquer avec lui, et heureusement je suivis ce conseil. Je crois, qu'il nous aurait jeté à la mer, comme il pensoit faire aux gardes, à deux soldats, et à une douzaine des nègres du canot du Roy d'Espagne; lesquels se sont si bien défendus, qu'après avoir tué entre autres le dit Capitaine; ils ont fait mettre bas les armes à environ trente hommes armés en guerre, qu'ils ont ramenés prisonniers dans le port: car ceuy s'étoit passé, le bâtiment étant déjà à la voile, et hors le canon de Boca chica.

Je restai ainsi à Carthagène attendant une nouvelle et meilleure occasion, qui ne venoit point. Je fis différents petits voyages à Boca chica, à l'isle de Barú, et autres endroits, aux environs de la dite ville; mais j'y trouvai peu de choses remarquables. A la fin arriva en ce port un Paquebot du Roy d'Espagne chargé des canons pour Boca chica, dit le Mars, Capitaine Don Joseph Yansi, qui devoit retourner pour le Ferrol port de Galice en Espagne. M^r. Le Gouverneur fit tant chez le Capitaine, qu'il me promit le passage avec tout ce que j'avois pour la somme de deux cent Louis d'or d'Espagne payable à Carthagène même, avant le départ. Comme l'argent me manquoit, et qu'aucun négociant ne voulut m'en donner, je fus à la fin assez heureux de persuader au Rev. P. François Raiber, un Allemand, Supérieur des Jésuites à Carthagène de me compter mille cinq cent piastres argent courant du pays sur une lettre de charge sur M^{rs}. De la Rive et Pilliet Reg^{ts} de Livourne, dont je lui donnai des triplicats.

Nous partîmes donc au 29. d'Octobre du port de Carthagène.

et au 31. de Boca chias. Nous eumes des vents ordinaires, et
decouvrimes après dix sept jours de navigation le cap de
saint Antoine de l'isle de Cuba. De là les vents nous
poussèrent vers la Floride derrière l'isle de la Tortuga
jusqu'à 26. degrés de latitude septentrionale, ou nous
restames plusieurs jours, la sonde toujours à la main.
A la fin un vent favorable nous fit entrer au 29. de
novembre vers le soir au port de la Havane, capitale
de l'isle de Cuba, ou tous les vaisseaux Espagnols de retour
sont obligés de venir relâcher, pour compléter leur charge,
ou pour recevoir leur dernières ordres, ou pour avoir une
escorte; car il y a toujours dans ce port un Esquadre prêt
à mettre à la voile.

Je fus très bien reçu de Don Francisco Canigal de la
Vega Marechal de camp des armées de S. M. Catholique et
gouverneur general de Cuba. Nous fumes obligés à y
debarquer les animaux, et nous les mimes dans une maison
particulière. Je n'ai jamais vu de curiosité semblable à
celle de ces habitants. Toute la journée, quelque fois même
avant la levée du soleil, notre maison étoit obérée d'une
multitude de gens de toute qualité; qui vouloient voir les
animaux; plusieurs fois, malgré nous, ils ont enfoncés
les portes. Dès qu'arrivoit le soir souvent jusqu'à dix
heures c'étoient les femmes, qui venoient par troupes
de quinze et de vingt, qui prétendoient le voir à la
lumière: car à Carthagène et à la Havane les femmes
ne sortent que le soir. Cette curiosité a duré tout le
temps, que nous sommes restés à la Havane.

La Havane est une très belle et très grande ville
toute murée, et ou les mœurs des habitants sont les plus
approchantes de ceux d'Europe, aussi est-elle appelée

de l'autre sur un tambour; ce Musicien est le nègre ou le mulâtre le plus laid de visage, qu'ils peuvent rencontrer.

Cette troupe de Diablitos (c'est le nom qu'on leur donne) courent la veille de la fête, de même que pendant toute l'octave, comme des insensés par les rues, et batent de leur vieillesse les petits garçons, qu'ils rencontrent. On y dit, et on y suppose, que ces Diablitos ont le privilège de voler impunément la veille de la fête toutes les volailles, qu'ils trouvent dans les rues; ce qu'ils effectuent à merveille; de façon que chacun tient ce jour et la fête même toute sa batterie fermée. Ils prétendent, qu'il aient en outre le privilège au jour de la fête même de voler les esclaves, qui viennent du marché portant de la viande, &c. de sorte, que pour n'être pas volé, les maîtres ou maitresses sont obligés ce jour de fuir au marché leurs esclaves. Quand M^r Le Gouverneur accompagne du Magistrat de la ville, qui vient le prendre chez lui, va à la Cathédrale, un de ces Diablitos précède et l'y conduit en sautant et en faisant mille grimaces. Durant toute la messe ils sont dans l'église en sautant, et battant de leurs vieilles, et en commettant mille insolences. Puis ils précèdent à la procession toujours les mêmes, et entourés de tous les enfans des rues, qui les agacent, lesquels ils battent, et puis tout le monde rie. J'ai demandé à plusieurs personnes du pays, à quoy servoit dans une telle cérémonie leurs diablitos; ils me répondoient d'un air théologal et fort doct. Señor, esto es en el misterio, ceci appartient au mystère; puis me regardoient comme un ignorant; et c'est tout ce que j'en pus tirer; quelqu'un même me demanda, si j'étois donc calviniste? L'Ange St. Michel ayant Lucifer sous ses pieds, faits tous les deux de grandeur naturelle, ne peut pas d'accompagner le St. Sacrement à la Procession, comme dans plusieurs autres pays; mais ce que

C'on ne fait nullepart, est que Lucifer, ce jour ij est fort proprement coiffé et ajusté en femme avec des juppes, une coiffe, un éventail ouvert à la main. ~~ce~~. On ne peut se figurer, quelle représentation de carnaval résulte de toute cette procession.

Mon intention avoit été de passer avec le premier vaisseau qui partirait, de Carthagène pour Europe. J'y trouvois effectivement deux prêts à partir pour Cadix au mois de Maij; mais je fus bien étonné; quand l'un Capitaine me demanda pour notre passage cinq cent Louis d'or d'Espagne, payables avant notre embarquement; et quand l'autre m'en demanda trois cent soixante et quinze payables de même, mais à condition que je n'embarquerois que six cages d'animaux, dont j'en avois pour Cors déjà quinze. Il n'y avoit que ces deux dans le port, avec un troisième, qui ne me voulut pas passer du tout. Je fis tous mes efforts pour m'accommoder avec eux; mais ils ne voulurent céder en rien. Je ne pus trouver de l'argent chez personne, quoique M^r Le Gouverneur s'y intéressa beaucoup; n'ayant porté avec moy à Carthagène qu'environ deux cent soixante Louis d'or, laquelle somme m'auroit suffi pour tout autre port qu'Espagnol, ou on ne m'auroit pas obligé de payer si exorbitamment, et encore d'avance. Pour l'honneur d'avertir M^r Le Baron de Touthins de ce cas par une lettre envoyée à bord du San Pedro, un de ces deux vaisseaux. Je me réblus donc de repartir pour la Jamaïque et de passer de là en Europe. Je s'offrit pour cela peu après une occasion avec le même Capitaine anglois, avec lequel j'étois venu à Carthagène. Il ne dépendoit pas de lui de me refuser le passage; ainsi j'y étois tout résolu; quand on m'avertit en la maison de M^r Le Gouverneur, qu'on l'avoit entendu dire, que je lui paierois bien cher mon

notre Brigantin étoit un vieux bâtiment tout pourri, qu'on avoit préféré par rapport à sa marche, pour pouvoir échapper aux Corsaires français en cas de mauvaise rencontre. Mais, grâces à Dieu, il n'arriva rien pire. Le dit Brigantin voulant retourner à la Jamaïque, se fendit à quelques lieues de terre et eut bien de la peine à regagner le port. On le raccommoda, il sortit, et le même cas lui arriva. On le remit de nouveau en état, et en sortant pour la troisième fois de Boca Chica, il coula bas dans le port même; le monde se sauva dans la chaloupe.

La ville de Carthagène est fort grande, assez belle, et toute entourée de fortifications et de forteresses; située au milieu des canaux d'eau salée d'un côté, et de l'autre de la mer même; n'ayant qu'une porte, qui communique avec la terre ferme. Elle est présentement fort pauvre, ayant été autrefois une de plus riches. Ses habitants sont tenus pour être les plus avares de tous les Américains, en quoi je crois que l'on ne leur fait point d'injustice. Ils sont fort civils en public, et extrêmement peu sociables en particulier; chacun y vivant pour soi.

Le 9. Avril. Comme il y a peu d'animaux aux environs de la ville même de Carthagène, j'envoiai l'oiseleur, avec une recommandation de M^r. Le Gouverneur, à un Bourg appelé Loricá situé sur la rivière de Sanic à trente cinq lieues de Carthagène. Ce Bourg est renommé pour les différents animaux, que l'on trouve dans son voisinage.

Le 16. Avril. Je me levai ce matin avec le Quebranta-huellos, ou Brise-os, maladie assez commune à Carthagène, qui est ^{très} communément de la fièvre extraordinaire avec une douleur obtuse dans tous les os. Cette maladie n'est jamais à craindre par elle même. Mais le soir la

fièvre s'y joignit, et le Quibranta-huetos me quittant
céda place au vomito prieto, maladie très sérieuse, par
laquelle on paie souvent le tribut à ce climat. Mon
Médecin Don Bernardo, homme très prudent et unique
dans ce pays, me tira en quatre jours hors de danger, et
cela en me donnant seulement de grands gobelets de huile
et de l'eau tiède à boire. Je fus tellement affaibli autant
par les remèdes que par la maladie même, que je fus
obligé de garder en outre pendant huit jours le lit, sans
maladie à la vérité, mais aussi presque sans vêtements.

Le 1. Mai. L'oiseleur revint de Lorica, et apporta plusieurs
animaux rares.

Le 25. Mai. Jour de la Fête-Dieu, célébré si justement avec une pompe
respectueuse par toute la Chrétienté Orthodoxe, est remarquable
à Carthagène par une cérémonie si singulière, tant en elle-
même que par rapport au saint Mystère, que je croie pouvoir
la mettre ici. J'aurais pensé, que mon imagination Hollandaise
en eût été frappée au delà du juste, si je n'avais vu des
Espagnols mêmes en être scandalisés. Une douzaine des nègres,
appartenants à la ville, s'habillent la veille de la fête en
diabls; c'est à dire; en habit, culottes, et bonnet uniformes
noirs de noir, de noirâtre, et de gris; avec un masque sur le
visage d'une figure grotesque et effroyable tenant une grande
Langue hors la bouche. Leur bonnet est garni par derrière
d'une cinquantaine de forts longs rubans de soie de différentes
couleurs, qui leur pendent sur le dos. Ils ont des sonnettes
aux jambes, deux éventails du pays cotés, et dans la main une
vestie pleine d'air liée par une corde au bout d'un bâton.
Ils ont un Musicien entre eux, qui n'est pas masqué, à
cause que de l'une main il doit jouer sur une flûte, et